

PROLOGUE

Une odeur d'herbe mouillée, l'air chargé d'électricité me hérisse les poils. Ce lieu chassé de mes souvenirs, à défaut d'avoir pu l'oublier, me hante encore. Je l'ai détesté et je le déteste encore. Mais la perspective de revoir mes amis me tient plus à cœur que toute la haine que cette école m'inspire. Cette opportunité m'est offerte par une lettre reçue il y a un mois.

Trois ans ont passé depuis que j'ai franchi pour la dernière fois les murs de cet infernal établissement, sans regret. Les murs grisâtres de dix mètres de haut et d'un mètre d'épaisseur, usés par le temps, bâtis autour d'une unique cour en béton, me donnent la chair de poule. C'est dans cet espace clos que notre petit comité de trois amis a été la seule chose positive. Nous nous y réunissions lors de la pause déjeuner. Cette petite heure de la journée nous permettait de passer du temps ensemble, loin des réprimandes perpétuelles des professeurs.

CHAPITRE 1

"Ding, dong, ding, dong..." Ah, la cloche de la cathédrale sonne dix coups, je suis en retard !

Je me précipite vers le centre de la cour, ne sachant où aller pour la réunion des anciens élèves. Je sors de mon sac l'invitation et la relis, mais l'emplacement de la réunion n'est pas indiqué. Seules la date et l'heure du rendez-vous y figurent : « Dimanche 23 Novembre 2042 à 10h00 ».

Même à notre époque, le système scolaire continue, encore et encore, avec ses réunions d'anciens élèves, comme si cela allait changer notre mode de vie, comme si le fait de revoir nos anciens camarades allait rendre les gens meilleurs. Faut pas rêver !

Je regarde autour de moi et aperçois une pancarte holographique en forme de flèche flotter au dessus du sol. La boue et l'herbe mouillées commencent à se coller à mes bottes. J'ai perdu l'habitude des chaussures toutes sales et des pieds trempés, le quotidien de la Bretagne.

Réunion d'anciens élèves des Terminales de 2039.

Bâtiment I : anciens élèves de la classe Terminale E

Bâtiment K : anciens élèves de la classe Terminale F

Bâtiment H : anciens élèves de la classe Terminale G

- Terminale G, trouvé !

Sans perdre plus de temps et tout en me dégageant de cette boue affreuse et gluante, je m'approche du bâtiment H. Arrivée devant l'édifice en question, je pousse avec difficulté les vieilles portes battantes et pénètre dans le long couloir sombre du rez-de-chaussée. Gauche ou droite ? Malgré la pénombre qui y règne, je repère le nom de notre ancienne classe sur le tableau digital de la troisième porte à gauche : « *Terminale G* ». Je toque par deux fois et j'entre sans attendre.

- Eh bien, on dirait que les habitudes ne changent pas ! s'exclame Mme Morvan en me voyant entrer.

Mes anciens camarades de classes me fixent en voyant ma mine déconfite. C'est vrai que j'avais l'habitude de toujours arriver en retard, non que je le fasse exprès, mais c'était systématique tout au long de mes études. Ne me demandez pas pourquoi !

- Te voilà Lara ! s'écrie Audrey, tout en se levant de sa chaise.

Ah, Audrey ! Elle m'a bien manqué avec ses ondulations brunes qui lui tombent sur les épaules, son

visage enfantin, malgré ses dix-neuf ans et son regard vif et espiègle. En ce temps froid et humide, elle porte un tailleur qui fait ressortir ses yeux bleus, la tenue que je lui ai offerte l'an dernier pour son premier stage dans un tribunal de grande instance à Nantes. Ce style de vêtements s'accorde à ses courbes fines et gracieuses, que je lui envie tant.

- Excusez mon retard mais je suis venue en train et le temps que j'arrive, j'étais déjà en...

Je n'ai même pas fini ma phrase que Audrey me saute dans les bras, toute joyeuse.

- Toujours pas grandi, toi, à ce que je vois ? lui dis-je, en m'écartant d'elle.

Elle me regarde d'un air faussement outragé et ajoute :

- Et toi alors avec ton mètre quatre-vingt, quand est-ce que tu t'arrêtes de grandir ? À ton âge, je ne savais pas qu'on pouvait encore pousser.

- Tu rigoles frangine, elle porte des talons là ! se moque Gabriel.

Gabriel... Fidèle à lui-même, le portrait craché de sa sœur, avec ses cheveux bruns coiffés en pique comme ces « jeun's » que l'on trouve à tous les coins de rue. Son regard bleu est intense et son sourire charmeur. Comme il plaît aux filles ! La seule chose qui distingue le frère de la sœur est leur différence de taille de presque vingt centimètres.

- Audrey, Gabriel, laissez donc Lara s'installer.

Je souris. Enfin je retrouve mes meilleurs amis. Ça fait tellement longtemps que l'on ne s'est pas vus et les jumeaux m'ont beaucoup manqué. Je me dirige vers le fond de la classe, accompagnée par mes deux fidèles complices, comme au bon vieux temps.

- Bien... Pour commencer, maintenant que tout le monde est là, cela vous plairait-il de raconter votre périple depuis votre départ du lycée ? Votre parcours professionnel ou universitaire ? Un volontaire ? Allez, un peu plus d'enthousiasme les jeunes, on est là pour ça non ?

- Moi, je veux bien ! se propose Erwan, l'ancien délégué de classe.

- Comme par hasard, je murmure à Audrey.

- Silence les pipelettes du fond !

- Désolée M'dame, disons-nous ensemble en étouffant un rire commun.

- C'est bon Lara, je peux commencer ? lance Erwan, avec un regard noir.

- Oui, oui pas de problème, raconte, nous t'écoutons, je reprends.

- Merci.

- De rien Erwan ! dis-je, avec la même rancœur qu'autrefois.

Pendant qu'Erwan est en train d'étaler sa merveilleuse vie au grand jour, pour ne pas changer, je me remémore le temps passé en sa compagnie et le début de notre rivalité. Les élèves sérieux d'un côté – nous trois – et le reste de la classe de l'autre côté.

Je ne me considère pas comme particulièrement sérieuse et je me décris plutôt comme une personne débrouillarde dans presque tout ce que j'entreprends. Mais ce n'est que mon avis. Toutes ces moqueries incessantes ont fait de nous un groupe d'amis très soudé. Nous étions le sujet favori de tous les élèves et notre scolarité n'en pâtissait pas pour autant. Nous ignorions les ricaneries, ça nous passait par-dessus la tête.

- ... Et donc maintenant je cherche une place en tant qu'infirmier dans les alentours comme Ploudaniel, Lesneven ou bien même ici à Landerneau.

- Merci Erwan, je vois que tu as enfin réussi à trouver ta voie.

- Ouais c'est ça ! Il n'aurait pas oublié de finir ses études et aussi d'obtenir son diplôme, non ? je murmure à mes amis.

- Lara, peux-tu répéter ce que tu viens de dire, que la classe entière puisse profiter et pas seulement tes amis ?

- Euh, ce n'est pas très intéressant...

- Dans ce cas, peut-être voudrais-tu nous faire part des expériences que tu as acquises depuis ton départ ?

- Je ne crois pas que...

- Mais si, allez ! Aie confiance en toi.

Autour de moi, tout le monde me dévisage et vous ne savez pas à quel point je déteste ça ! J'ai l'impression de me retrouver trois ans en arrière, pauvre fille que j'étais et je me renferme sur moi, comme je l'aurais fait autrefois. Mais je n'ai plus dix-sept ans, alors je me redresse sur ma chaise et réponds d'une voix nette et limpide :

- Eh bien, je me suis engagée dans la Marine Nationale, dis-je fièrement.

- Formidable ! Tu vois que ce n'est pas très difficile. Ensuite ?

- Ben, ça va être rapide. Je suis donc dans la Marine depuis trois ans maintenant. J'ai été affectée chez les Marins Pompiers de Marseille en tant que secrétaire contentieux. Voilà, je n'ai rien à rajouter.

Je déteste parler de moi et surtout devant des personnes que je n'affectionne pas vraiment !

- C'est rapide comme description ! Tu ne fais rien de plus là-bas ?

- Si bien sûr, je participe parfois à des interventions avec les marins pompiers sur le terrain, des trucs comme ça.

- Bien, bien, c'est intéressant malgré le peu de choses dites, mais c'est un très bon métier que tu fais là et je n'aurais jamais imaginé que tu serais rentrée dans la Marine.

- Ah bon, pourquoi ?

- Je ne sais pas trop, tu étais plutôt scientifique, mathématiques. Je te voyais plus dans ces domaines-là, c'est tout.

- Oui mais j'ai voulu changer de l'enseignement et suivre un peu le chemin qu'avait suivi ma mère.

- C'est vrai, elle est dans l'armée de terre si je me souviens bien ?

- Oui c'est ça, elle dirige une unité d'élite de l'armée de terre en tant que Major.

- Je vois. Eh bien, je te souhaite de réussir dans cette voie-là.

- Merci, Mme Morvan, c'est déjà bien parti.

- Allez, à qui le tour ? Qui veut bien prendre la parole ? Gabriel ? Raconte-nous un peu ton histoire.

- Quand j'ai obtenu mon BAC, je suis parti à Paris faire des études d'architecture. J'ai obtenu ma Licence cet été.

- Tu es donc à la recherche d'un emploi ? demande Mme Morvan.

- Non, j'ai encore cinq ans d'études !

- Et bien, c'est courageux de ta part et je te félicite, dit notre ancien professeur.

- Merci mais ce n'est pas du courage puisque j'aime ça. C'est un domaine fascinant de nos jours et puis les normes de construction ont tellement changé, évolué, que l'on en apprend tout le temps.

- En tout cas, je suis contente pour toi et j'espère que tu obtiendras ton Doctorat. Passons à ta sœur. Qu'as-tu à dire ? dit-elle en pesant ses mots.

- Comme vous le savez, je suis des études de droit et je suis actuellement en stage à Paris dans un cabinet d'avocats en tant que consultante en droit des affaires internationales.

Notre ancienne professeure et nos camarades en restent bouche bée.

- Je vois que la petite famille a bien réussi pour l'instant. En même temps, je ne me faisais pas trop de soucis là-dessus. Quelqu'un veut rajouter quelque chose ? Personne ? D'accord, alors on va faire une petite pause, je vous retrouve au réfectoire dans vingt minutes. Vous y trouverez des boissons et de quoi manger. Ne soyez pas en retard, finit-elle en me souriant.

Tout le monde se dirige déjà en dehors de la classe pour se retrouver dans le couloir et discuter de tout et de rien. La même animosité se ressent encore entre nous, malgré les trois ans qui sont passés. Je me souviens à quel point j'ai été heureuse en quittant cette école et ses élèves.

CHAPITRE 2

- Bah dis donc, la marine hein, s'exclame mon amie, comme si elle ne le savait pas. Tu n'as pas perdu de temps

toi !

- Toi non plus, ma petite avocate préférée !

- Tu aurais pu éviter de dire « petite » quand même, rigole-t-elle.

- Mais en même temps, elle n'a pas tort, dit son frère. Regarde, dit-il en se mettant à côté d'elle. Tu es un gnome ma pauvre !

- Mais enfin, personne n'est dans mon camp ou quoi ? Être petite n'est pas qu'un défaut, je vous signale ! Et puis je ne suis peut-être pas très grande mais au moins je suis plus intelligente que toi, n'est-ce pas ? Et tout ce qui est petit est mignon !

- Oui, c'est vrai. Au moins, tu as ça, c'est bien déjà, dis-je, mi-amusée mi-intriguée.

Je m'esclaffe. Nous sortons du bâtiment et nous nous dirigeons maintenant vers les bancs, sur la droite, en plein milieu d'une étendue d'herbe bien trempée.

- Alors Lara, tu es en forme à ce que je vois ! interrompt une voix derrière nous.

Je me détourne et découvre Erwan avec une cigarette à la bouche. Il n'a pas compris que fumer sur le campus est contraire au règlement, même si nous avons quitté le lycée.

- Et alors ? Où est le mal ?

- J'aurais préféré que tu ne sois pas venue. Je pensais que, comme ce n'était pas obligatoire, vous vous seriez abstenus, tes amis et toi.

- Hé bien tu penses mal ! Comme si j'allais rater une occasion de venir te voir ! dis-je, ironiquement.

- Tu as changé, dit-il, surpris. Tu ne m'aurais jamais parlé comme ça avant. Tu ne m'aurais même pas adressé la parole.

- Hé ben, tu vois, avec le temps, on change et on prend du poil de la bête !

Nous arrivons près des bancs et je m'installe avec mes amis sans faire attention à Erwan. Il se plante alors devant moi, les bras croisés :

- Je n'y crois pas ! On a quitté le lycée et on ouvre sa bouche maintenant ? Qui tu es toi pour me parler comme ça ? s'énerve-t-il.

- Une femme qui a intégré la marine nationale et qui travaille dur, réplique sèchement Gabriel. Elle a un salaire et un boulot stable. Toi, tu es dans tes études et je ne parle pas de moi, je sais ce dont je suis capable. C'est comme au lycée, tu les foires et tu es dans la merde. On ne peut pas dire que tu puisses être envié !

- La ferme, crétin, on ne t'a pas sonné !

- Hé, la ferme ! je les interromps, brusquement.

A mon étonnement, ils se taisent et me fixent.

- De quel droit tu me dis quoi faire ? me demande cet imbécile.

- Qu'est-ce qu'il a ce type ? demandé-je, en pointant du doigt un point derrière l'épaule d'Erwan.

Un homme à une cinquantaine de mètres de nous, nous regarde fixement. Il avance d'un pas nonchalant, un pied devant lui, et encore un autre, avec difficulté et en boitant légèrement. Il porte une chemise à carreaux noirs, un jean et des baskets. Mais ce qui est le plus surprenant - à part ses vêtements pas vraiment assortis, disons cela comme ça -, ce sont ses yeux. D'un bleu étrange, transparent, presque translucide. Cette bizarrerie allait me faire manquer un détail anormal. Enfin, un détail... Il y a du sang séché le long de son cou, sous son oreille droite.

J'entends Erwan murmurer :

- Oh mon Dieu...

Il accourt vers lui. Nous le regardons l'approcher sans réagir, stupéfaits par cet ancien élève que je reconnais, l'ayant déjà vu auparavant.

- Est-ce que ça va ? demande Erwan à l'élève. Attends, ne bouge pas je vais t'aider. Je suis infirmier !

Infirmier, hein... C'est vite dit. Erwan tend sa main vers lui pour inspecter sa blessure. L'ancien lycéen réagit au quart de tour en lui attrapant le bras et le tire vers lui avec une violence telle qu'il en perd presque son équilibre. Il approche sa bouche du cou d'Erwan, et sans hésitation, le mord sauvagement. Avant de le plaquer

au sol. Je mets mes mains devant ma bouche, surprise et effrayée. Mon ancien camarade de classe est à terre, les bras et les jambes en croix, la jugulaire littéralement arrachée. Le sang d'Erwan s'échappe à grands flots de la blessure et dégouline du menton de son bourreau. Ce dernier regarde sa victime l'espace d'un instant, reporte son attention sur nous, se lève avec difficulté et marche vers nous.

- Mais qu'est-ce que tu fous ? T'es cinglé mec ! s'écrie Gabriel.

Tout en l'injuriant, il se jette sur lui, tous poings avancés, et le frappe au visage. Ce qui, étrangement, n'a aucun effet. L'élève se jette à son tour sur lui. Furieuse et apeurée, Audrey court vers l'élève tout en lui assénant un coup de son énorme sac à main dans la figure. Il tombe à la renverse dans les buissons et arbustes qui entourent le petit jardin où nous nous trouvions.

Tout en les observant du coin de l'œil, je me précipite au pied d'Erwan pour juger de son état. Il a les yeux grands ouverts et ne bouge plus. Je ne sens plus son pouls. Mort ! Il est mort. Du sang s'échappe de la plaie béante où se trouvait son cou. On ne peut rien faire pour lui. Même si je ne l'ai jamais aimé, il ne mérite pas ça.

J'ai déjà eu l'occasion dans mon métier de voir des personnes mortes ou blessées à cause d'un accident de la route ou bien de mort naturelle, mais jamais quelqu'un que je connais même si cette personne m'est insupportable. Et surtout de cette façon, aussi sauvagement qu'une bête enragée. Je lui ferme les yeux afin de ne pas voir la stupéfaction que je peux encore y lire.

Détournant mon regard, je reporte mon attention sur mes amis et vois Gabriel et Audrey qui se regardent fixement avec des yeux ronds comme des billes, choqués. Je baisse alors les yeux sur l'élève immobile, étalé dans les feuillages, un piquet en fer lui transperçant la cage thoracique. En tombant, Audrey lui a infligé une blessure mortelle malgré elle.

- Je... Je... Je ne voulais p-p-pas ! C'était un accident ! J'ai trébuché ! Je suis...

Je m'avance vers mon amie, en pleurs, pour la consoler. C'est la première fois qu'elle voit un cadavre et c'est surtout, la première fois qu'elle plante un pieu dans la poitrine d'un homme.

- Ça va aller, ne t'inquiète pas ma belle. C'est un accident, tu n'as rien à craindre. Ce n'est pas de ta faute. Ne t'inquiète pas, lui dis-je en la prenant dans mes bras.

Un bruit sourd à nos pieds nous fait baisser la tête en même temps. Le cadavre se relève sous nos yeux, dans un grognement bestial. Je m'écarte de lui, tout en entraînant mon amie sans comprendre pourquoi, ni comment c'est possible. Il devrait être mort.

- Courez ! crié-je alors apeurée.

Prenant le bras de Gabriel en plus de celui d'Audrey, je les entraîne à ma suite. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus dans une telle situation. Je ne veux pas risquer une autre attaque de cet individu étrange. Je cours aussi vite que je le peux. Nos talons se prennent dans la boue, ralentissant notre course, sans compter les chaussures de Audrey qui s'enfoncent.

- Vite, Lara ! me presse Gabriel.

Nous sommes toujours liés les uns aux autres par nos mains et Gabriel nous tire afin de nous pousser à accélérer notre rythme.

- Mais c'est quoi ce truc ? Qu'est-ce qu'il se passe ? j'entends Audrey dire, tout en courant.

Nous nous dirigeons vers la sortie du lycée. Je tourne la tête en arrière et je remarque que la créature nous suit, sans se presser, le piquet en fer toujours figé dans la poitrine. On penserait que courir lui est impossible.

Mais il n'est pas seul ! Dans la panique, je n'avais pas vu qu'un peu plus loin, près des bâtiments où nous étions, d'autres personnes se trouvent dans le même état que notre élève. En regardant mieux, je vois nos camarades courir dans tous les sens afin d'échapper à ces monstres.

Des cris fusent de partout. Je vois la cohue qui règne dans la cour du lycée. J'étais trop absorbée par ce qui arrivait à notre petit groupe pour me rendre compte de la situation. Le lycée est fermé pour les réunions d'anciens élèves, pourtant la cour fourmille de monde. Certains sont en train de courir afin de fuir, d'autres se

défendent comme ils le peuvent mais beaucoup sont par terre, gisant dans une mare de sang. Quelques chanceux se relèvent malgré leurs blessures.

Soudain, Gabriel nous arrête et je manque de tomber tant c'est brutal.

- Mais pourquoi..., je commence.

- Madame, crie-t-il sans me prêter attention. Ne restez pas ici, allez vous mettre à l'abri !

La femme devant nous porte une robe rose saumon toute simple et une veste de la même couleur, accordées à de jolis escarpins noirs. Ses cheveux roux sont retenus par un chignon lâche.

- Hé mais je la reconnais ! dis-je en me rapprochant.

- Mais oui ! fait Audrey. C'est la dame de la cantine.

Je jette un coup d'œil derrière nous une nouvelle fois, et vois l'élève qui marche toujours dans notre direction à environ une dizaine de mètres. Il trébuche sans cesse dans la boue et se débat avec. Cela aurait pu être drôle en d'autres occasions, mais une chose m'effraie bien plus encore : Erwan ! Il s'est relevé. Me serais-je trompée ? Non. Il était mort. Il l'était, j'en suis certaine ! Il n'avait plus de poulx, plus rien. Erwan, vivant ? Impensable ! Pourtant... Pourtant... Et ses yeux ? D'ordinaire marrons, ils sont à présent translucides et bleus ! Même à cette distance, je peux distinguer la couleur de ses pupilles. Je n'en crois pas mes yeux. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, il avance d'un pas lent comme le garçon à la chemise à carreaux. Il n'a plus la même démarche élégante qui faisait de lui le tombeur de tout le lycée. Le grand et beau brun ténébreux n'était plus. Au moment où je commence à perdre pied, Audrey me prend par le bras pour me faire revenir sur mes pas. Je ne me suis pas rendue compte que j'allais vers ce monstrueux spectacle. Mon amie n'a pas remarqué qu'Erwan s'est remis à nouveau debout, ni le spectacle qui est en train de se dérouler derrière nous.

- Madame... Le Gall ? lance Gabriel. Vous devez partir madame. Je ne sais pas ce qui se passe mais il ne faut pas rester ici. Cet homme derrière nous est dang...

Gabriel s'interrompt. Intriguée, je me reporte sur ce qui se passe devant et non derrière. J'observe cette femme tout habillée en saumon que j'ai connu autrefois, toujours égale à elle-même. Mais cette fois quelque chose cloche. Elle garde la tête baissée depuis le début et pourtant, j'ai cru voir des yeux bleus. Bleus, comme ceux de l'élève ou encore comme ceux d'Erwan.

- Oh non... Elle aussi ! je m'écrie. Vite, par là !

La sortie du lycée se retrouve bloquée par ces monstres venus de nulle part et en si peu de temps ! Je me dirige sur la gauche afin de pénétrer dans le bâtiment le plus proche pour nous y abriter. Je pousse les portes battantes devant moi et me retrouve dans le hall de la salle des professeurs contenant les casiers des délégués de toutes les classes. Sur notre droite se trouve l'escalier qui mène au premier étage des cours de mathématiques, français, philosophie et histoire-géographie. En face, la porte de la salle des profs. Sans trop réfléchir, je pousse cette dernière et la retiens afin de faire passer mes amis.

CHAPITRE 3

- On ne devrait pas mettre quelque chose contre la porte, au cas où ? dis-je à voix basse, pour ne pas nous faire repérer.

- Si, approuve Gabriel. Il nous faut un meuble, une armoire ! Un truc lourd, quoi !

- L'étagère là, avec tous les classeurs ! s'exclame sa sœur en montrant un meuble assez imposant.

- Dépêchons, ils arrivent !

En effet, la porte vitrée de la salle me permet de distinguer leurs visages aux yeux bleus passant par la première porte qui est restée ouverte après notre passage.

- C'est super lourd ce truc ! Lara, viens nous aider ! s'exclame Audrey.

- OK, j'arrive.

Nous poussons ensemble l'étagère jusqu'à la porte quand tout à coup un bras orange tente de se frayer un passage. Je me jette sur la porte afin de pouvoir la bloquer avec l'étagère. Mme Le Gall retire aussitôt son bras et nous pouvons enfin bloquer la porte. D'autres monstres l'ont rejoint et ils tapent avec des grognements féroces dignes d'un film d'horreur.

- Ça devrait faire l'affaire je pense, dit Gabriel.
- Il y a intérêt, sinon le casse-croûte ce sera nous, se lamente sa jumelle.
- Ce n'est pas fini ! je m'écrie soudain. La porte de derrière !
- Quelle porte de derrière ? demande mon ami.
- Venez !

Je les emmène au fond de la salle et commence à descendre les quelques marches qui nous séparent de ladite porte, au bout du petit couloir. Des bruits provenant de l'extérieur de la pièce nous font accélérer.

- *Ouvrez, vite ! Ils arrivent !* hurle une voix étrangère.
- *Merde, c'est bloqué ! Je ne veux pas me faire bouffer !* s'écrie une autre voix.
- *Enfonce-la ! Dépêche-toi !* reprend la première.

Je m'élance vers la porte afin de leur ouvrir quand Gabriel me retient par le bras :

- N'ouvre pas, ce sont eux, on va se faire tuer !
- Mais non, réfléchis, ils ne sont pas comme eux. Ils parlent ! Ils sont effrayés.
- Fais vite, reprend-il après une courte pause pour réfléchir.

Me dégageant le bras, je vais ouvrir la porte :

- Arrêtez de secouer cette poignée, je ne peux pas ouvrir sinon !
- *Vite !* s'écrient les voix avec affolement.

La pression sur la poignée se relâche et je peux enfin ouvrir. Deux personnes me bousculent sans ménagement et je m'affale par terre.

- Gabriel, ferme la porte ! je lui crie.

Ce qu'il fait aussitôt. À peine refermée, les grognements résonnent à travers la porte et des poings tambourinent.

- Oh mon Dieu, oh mon Dieu...

Le jeune homme est hystérique, il ne reste même pas en place. Légèrement plus grand que moi, les cheveux gras, des boutons et des lunettes. Typique d'un intello comme on en voit partout. Toujours paniqué, le garçon parle sans s'arrêter.

- Ils ont fait irruption en pleine salle de sport et se sont jetés sur tout le monde. Des cris, que des cris... On est les seuls à en être sortis indemnes. Les autres se sont fait mordre. On se serait crus dans un film d'horreur. Nous sommes les seuls à être sortis en courant. C'est un cauchemar ? Les anciens élèves se faisaient massacrer, ils essayaient de s'échapper mais pas possible... Ils ne sont pas rapides ces monstres, mais ils sont puissants. Ils ne craignent pas la douleur ! Les mordus, on pensait qu'ils mourraient mais non ! Ils se relèvent !

Il prend une grande inspiration et reprend plus calmement.

- Ah au fait, je m'appelle Calvin. Et elle c'est Joëlle, une amie. Merci de nous avoir ouvert.

La fille est plus petite avec des bouclettes noires jusqu'aux épaules et les yeux verts comme son ami.

- Comment ça, ils se relevaient ? demande Audrey.
- Tu écoutes ou quoi ? l'apostrophe Joëlle.
- Oh la ferme, toi ! On vous a sauvé, un peu de respect ne serait pas de refus. Et si on vous avait laissé, tu y penses un peu ? déclare Gabriel.

Aucun d'eux ne répond. Je me relève avec l'aide de Audrey et demande :

- Gabriel, Audrey, vous avez vu Erwan ?
- Erwan ? Pourquoi tu parles d'Erwan ? Il est mort, me répond Gabriel plus calme.
- Il s'est relevé, lui aussi ! Mais il était mort. J'ai senti son pouls, ou plutôt son absence de pouls ! Pas de respiration, rien ! Et ses yeux étaient bleus, comme ceux de madame Le Gall et de l'autre gars !

- Celui que j'ai... tu sais... avec le piquet en fer et qui se tenait debout juste après ?
- Oui Audrey, c'est bien ça.
- Ils avaient tous les yeux bleus je vous signale, réplique Calvin.
- OK, calmons-nous. Qu'est-ce qu'on sait ? Leurs yeux sont bleus, ça, c'est clair. Ensuite ? demandé-je.
- Ils sont lents, fait Joëlle.
- Et ils veulent nous bouffer, ajoute Calvin. Ils mordent, ces satanés buveurs de sang !
- Ils ne boivent pas le sang, ils arrachent la chair. Ils sont répugnants, fait Audrey avec une grimace.
- Je sais Audrey, je sais... dit son frère jumeau. Pour info, les buveurs de sang sont les vampires. Je pense que ceux-là se rapprochent plus des... zombies. Vous regardez bien la télé, non ? Vous avez déjà vu des films d'horreur avec des morts-vivants !
- C'est comme la femme dans ce film-là ! Elle est dans un sous-sol sous sa maison. Trop forte la nana, elle les bute tous ! Je ne me souviens plus du titre de ce film, s'excite Joëlle.
- Gabriel, Joëlle, calmos ! On n'est pas dans un film là, c'est la réalité !
- Les tambourinements reprennent de plus belle, ce qui n'arrange pas les hurlements de la folle.
- Aaaahhhh ! s'époumone Joëlle. Ils vont rentrer, ils vont rentrer ! Je dois sortir ! Ils vont rentrer ! À l'aide, à l'aide !
- Tais-toi Joëlle ! Tu les attires comme ça ! l'interrompt son ami.
- Je dois... Je dois...

Elle perd la voix et s'effondre en larmes, à genoux. Calvin s'approche d'elle et la réconforte. Au bout d'un certain temps, le calme s'installe dans la salle. Plus de monstres qui s'acharnent sur les portes, plus de cris ou de grognements. Mais au loin, nous entendons toujours des gens qui hurlent de peur. À l'étage aussi, on peut entendre des bruits de course dans les couloirs.

- Ils sont partout. Le lycée entier a été envahi par ces choses horribles, dit Audrey.
- Bon, ça ne sert à rien de paniquer. Ça n'arrangera pas les choses. Il faut qu'on se calme et qu'on réfléchisse. Et au fait, qu'est-ce que vous faites ici alors que le lycée est fermé ?
- Nous sommes internes alors nous sommes allés faire du sport pour passer le temps et des anciens élèves sont venus se joindre à nous. Nous avons commencé à faire une partie de foot et c'est là qu'ils sont arrivés.

Je m'assois, exténuée. Comment tout cela est-il possible ? Je ne comprends plus rien !

- Imaginons que ce sont bien des zombies, dit Gabriel. Pourquoi sont-ils devenus comme ça ? Quel a été l'élément déclencheur ? Et pourquoi on ne les remarque que maintenant ? Vous deux, qui êtes scolarisés ici, vous avez rien vu de bizarre, d'anormal ces derniers temps ? Des internes malades ou des professeurs ?

Calvin et Joëlle se regardent.

- Non rien, tout était normal, ennuyeux et chiant, l'école quoi, répond Calvin.
- Ils n'ont pas pu apparaître comme ça ! m'exclamé-je. Je suis arrivée par le train et je n'ai rien vu. Personne n'était malade, je n'ai rien remarqué de bizarre au boulot non plus. Je n'ai pas regardé la télé dernièrement, je n'ai pas vraiment eu le temps mais vous, vous avez vu quelque chose ? Ils n'ont rien dit aux infos ?
- Ben non, les trucs habituels, répond Audrey. La crise financière, les projets de notre nouvelle Présidente, les nouvelles technologies, l'avancée médicale... Je ne sais pas moi, toujours les mêmes infos qui passent en boucle.
- Que de bonnes nouvelles, quoi ! se moque Gabriel.
- Ouais, rien qui puisse nous mettre sur la voie. Je ne comprends plus rien. D'où sortent-ils ? Ils n'ont pas pu apparaître par magie non plus ! dis-je, perdue.

Les yeux baissés, j'essaie de comprendre la situation du mieux que je le peux mais aucune explication ne me paraît plausible. Je regarde les autres pour essayer de répondre à toutes mes questions mais ils sont tout aussi perdus que moi. Joëlle sanglote dans un coin de la pièce, Calvin tourne en rond tel un chien en cage en lançant quelques jurons, Gabriel prend sa sœur dans ses bras et la serre contre lui pour la réconforter. Je remarque le regard intense qu'il me lance et je comprends qu'il compte sur moi pour nous sortir de cette

situation des plus coriaces. J'ai toujours été la plus forte pour résoudre nos petits problèmes mais là... Je suis perdue. J'aurais besoin d'une personne qui en sache plus sur ce qu'il se passe dans cette ville, une personne qui a plus de pouvoir que moi. Ma mère par exemple.

À cet instant, ma famille me manque bien plus encore qu'avant. Je voudrais les avoir avec moi, ma mère et ma sœur, à mes côtés. Jade, ma cadette de quatre ans de moins que moi, qui est une petite peste à l'occasion. Elle a toujours eu de la patience envers moi, malgré son jeune âge. Elle joue beaucoup sur sa taille car elle est aussi grande que moi. Elle aime s'entraîner avec ses précieux katanas. Ses longs cheveux blonds soyeux, ses yeux gris semblables au reflet des nuages à la surface d'un fleuve limpide, ses tenues perpétuellement noires, son visage de poupée et sa froideur. Oui, elle est froide avec toute personne étrangère à sa famille. Ah oui, c'est aussi une tête de mule ! Un objectif à atteindre ? Elle ne le lâche pas, cherchant un moyen pour y parvenir. Et le pire, c'est qu'elle y arrive. Et enfin, maman. Ma chère mère, Nono, ou de son vrai prénom Enora. Une femme engagée corps et âme dans l'armée de terre. Devenue Major à présent, et pourtant partie du bas de l'échelle en tant que Caporal. Autoritaire et confiante, elle ne prend jamais de décisions à la légère et a un raisonnement infaillible. Cependant, sa beauté hors du commun ne l'a pas aidée au cours de sa carrière. Vous imaginez, un mannequin aux yeux vert profond, des courbes fines, le visage fermé mais souriant encadré par de longues boucles blondes. Perchée sur un mètre quinze de jambes, elle est grande mais pas autant que Jade et moi. Ma mère et ma sœur se ressemblent beaucoup physiquement. Les mêmes cheveux blonds, contrairement aux miens qui sont châtain clair et auburn par coloration. Et pour compléter le portrait de ma famille, il ne reste plus que ma poupette, Joyce, ma formidable husky, âgée de deux ans. Le pelage noir et blanc, les yeux vairons lui donnant un regard perçant elle est obéissante et intelligente. Ma mère nous l'a offerte pour les quatorze ans de Jade. Un très beau cadeau !

J'ai peur pour elles. Je dois les appeler, les entendre, savoir comment elles vont.

- Mon téléphone ! je m'écrie, faisant sursauter tout le monde.

Je m'élance sous leur regard ébahi vers la porte d'entrée en quête du sac de mon amie. Je le prends et fouille à l'intérieur. Dans la panique de tout à l'heure, j'ai jeté son sac dans l'entrée. En classe, je lui avais donné mon portable afin qu'elle le mette dans son sac à main puisque j'ai laissé mon sac de voyage à la dame du CDI en arrivant à l'entrée du lycée. Elle me connaît si bien qu'elle s'est chargée elle-même d'amener mon sac. Je passais beaucoup de temps là-bas entre les cours ainsi qu'à la fin de la journée.

Enfin, je touche un objet plat et dur.

- Qu'est-ce que tu fous, Lara ? me demande Gabriel, encore surpris.

- Je cherche... Ça ! je m'exclame, triomphante, en brandissant vers le haut mon téléphone portable en signe de victoire.

Le ramenant à moi, je tente de l'allumer. Ni la reconnaissance faciale, ni la reconnaissance vocale ne fonctionnent mais sans que je fasse quoi que ce soit, il s'allume... pour s'éteindre juste après.

- Merde ! je m'écrie pour moi-même.

- Quoi, quoi, quoi ? s'apeure Audrey.

- Je n'ai plus de batterie ! Vous avez un portable ?

- J'ai laissé le mien dans mon autre sac en classe, avec le tien, répond Audrey.

- Je t'avais pourtant dit de ne pas le mettre dans ce foutu sac ! s'énervé Gabriel.

- Désolée...

- Et vous deux ? dis-je en m'adressant aux jeunes.

- Ils sont dans nos sacs de cours, dans les vestiaires.

- Évidemment, où mettre un portable dans un jogging ? pense Gabriel, pour lui.

Incapable d'en supporter davantage, je commence à retirer, de toutes mes forces, le meuble bloquant la porte principale.

- Lara, tu fais quoi ? m'interroge Audrey.

- À ton avis ? Je vais chercher mon chargeur dans ma valise ! Aidez-moi ! Je dois aller au CDI !

- Au CDI ?

- J'ai donné mon sac en arrivant à la dame du CDI. Je n'ai pas eu le temps de rentrer chez moi.

- Mais tu es devenue folle ou quoi ? s'écrie Calvin. Le CDI est de l'autre côté ! On met un pied dehors et c'est fini !

- Ah, vraiment ? Alors, dis-moi pourquoi c'est silencieux ? En plus, si j'y vais seule, il ne m'arrivera rien. Ils sont trop lents. Je peux et surtout, je dois y arriver.

- Lara, tu ne te rends pas compte du risque que tu prends. Des secours vont arriver et...

Je le fixe sans parler et il se tait. Gabriel est, entre sa sœur et lui, celui qui me connaît le mieux. Il comprend ce que je veux faire. Il se dégage des bras de sa jumelle et m'aide à pousser l'armoire sur le côté.

- Mais... commence Audrey.

- Ne dis rien frangine. Lara a fait un choix. Elle ne changera pas d'avis, tu la connais.

Elle acquiesce à contrecœur, tristement, et tombe à genoux. Elle se cache le visage dans ses mains. Depuis toute petite, notre amitié n'a jamais été aussi forte. C'est la poitrine lourde de remords que je pousse, avec l'aide de Gabriel et Calvin, qui nous a rejoints l'étagère en fer forgé gris. À nous trois, nous poussons. Retenant mon souffle et priant, j'espère qu'il n'y a rien derrière. L'armoire n'obstruant plus le passage, je peux voir à travers la porte tachée de sang que le passage est libéré. Je me détourne :

- Audrey, ma belle, ne m'en veux pas. C'est un espoir, aussi faible soit-il, mais ça reste un espoir. Si j'arrive à appeler ma mère, alors nous aurons une chance. Elle saura nous protéger, nous mettre en lieu sûr dans une base de l'armée, à Brest probablement. Et surtout, quoi qu'il arrive, ne sortez pas. Sous aucun prétexte. Vous entendez ? Aucun !

M'approchant de ma meilleure amie, chère à mon cœur, une fleur aussi gentille que chaleureuse, je m'agenouille face à elle et la serre dans mes bras. Elle fond en larmes et hoquette difficilement :

- S...si...il devait t'arriver quelque chose, je n-ne me le p-pardonnais pas. Je t'aime Lara ! Depuis la maternelle nous avons toujours été là l'une pour l'autre, toujours accrochées. Et là...

Elle lève son regard vers moi. Elle est furieuse à présent :

- Et là, reprend-elle, tu pars sans penser à ce que je vais ressentir si tu te faisais mordre, ou pire, tuer ! Je serai anéantie !

- J'y ai réfléchi, tu sais. Mais là, je dois le faire ! Rester ici, sans nourriture ni eau, c'est impossible. Nous pourrions tenir quelques heures voire quelques jours mais nous ne savons pas ce qu'il peut arriver entre-temps. Je n'ai pas envie d'attendre là à ne rien faire et laisser une chance à ces monstres de nous dévorer. Non, je préfère que ce soit moi plutôt que quelqu'un d'autre. La voie est libre, je dois sortir avant que quelque chose n'arrive...

Sur ces mots, je la quitte le cœur lourd. Je passe devant Gabriel, qui hoche la tête, et m'élance dans le couloir. Avant de m'être trop éloignée, je leur crie :

- Refermez et ne sortez sous aucun prétexte ! Je vous promets de revenir le plus vite possible.

Je tire la porte coupe-feu vers moi, passe la pièce du courrier pour les délégués, tire la dernière porte qui me sépare de l'extérieur et pénètre dans la cour, mon portable en poche.

CHAPITRE 4

Le soleil est haut dans le ciel. Il doit être midi, une heure de l'après-midi peut-être. Une petite brise agite mes cheveux. Cela aurait pu être une très belle journée en Bretagne si ces gens, ces monstres qui marchent vers moi dégoulinant de sang frais, ne venaient pas la gâcher.

Je vois bien qu'ils ne sont plus vivants : ils avancent à petits pas avec difficulté et ils n'ont aucune expression sur leur visage, comme si leur âme avait disparu. Je frissonne à l'arrivée d'une nouvelle brise. Je ne

porte sur moi qu'une veste en skaï marron, un simple débardeur noir avec un legging de la même couleur surmonté d'un short en jean bleu et des bottes assorties à ma veste. Je vous signale qu'à cette époque –nous sommes en automne - il ne fait pas si froid que ça dans le Sud. Alors qu'ici, en Bretagne, on se croit en hiver et presque au pôle nord !

Je décide de ne pas m'éterniser et me mets à courir. Le CDI se trouve face à moi. Il me suffit d'y foncer. Seulement, trois zombies –comment les appeler autrement ? - me font face. Je compte sur ma vitesse pour les prendre de court et les éviter. Ce que je fais, sans difficulté, mais leur présence sur mon passage m'horripile. L'odeur qu'ils dégagent est forte. Ils empestent vraiment, sans que je puisse mettre de mots sur leur senteur. J'ai déjà eu l'occasion de sentir l'odeur d'un corps en décomposition mais là, rien à voir.

Je ralentis devant le bâtiment qui m'intéresse, le cœur à rude épreuve. Pas à cause de ma petite course mais plutôt de ce qui m'entoure. Je suis à présent devant une sorte d'abbaye, avec sa cour intérieure, ses voûtes, et ses trois ailes qui forment un « U ». Le CDI se trouve dans l'aile gauche au fond avec d'autres salles qui servent pour les examens. Il y a bien sûr des toilettes communes –avec le stress des examens, il faut bien-, à gauche, juste à la sortie du couloir étroit, sombre et voûté, celui que je dois prendre pour atteindre le CDI. Sur l'aile droite se trouve l'internat, immense et ancien. Il se compose de cinq étages. Presque tout le lycée pourrait y dormir. Et enfin, sur l'aile centrale, se trouvent les bureaux administratifs, celui du Directeur, la vie scolaire... Cette partie-là est toute vitrée, un peu plus moderne que le reste de l'établissement malgré la rénovation des bâtiments ces dernières années et c'est ce que j'aime, l'ancienneté. C'est la plus belle partie du lycée. J'aimais bien m'y rendre et m'asseoir dans l'herbe au centre pour prendre le soleil, quand il y en avait. Pour moi, c'est un endroit paisible. Mais maintenant...

Entendant des bruits de pas dans mon dos ainsi que des cris abominables, je reprends ma course sans vraiment réfléchir à ce qui peut m'attendre de l'autre côté. Dans les ténèbres, je repense à ce qu'était ce lycée, autrefois. Il a servi d'asile, de caserne et beaucoup d'autres choses. J'ai l'impression d'être une internée en train de fuir mes infirmières, une seringue à la main.

Plongée dans mes réflexions, je ne fais pas attention à ce qui m'entoure et c'est ce qui m'empêche de réaliser véritablement ce qui se passe. En une fraction de seconde, un homme habillé d'une salopette bleue, un ouvrier je suppose, se jette sur moi, venant de ma droite. Je pousse un hurlement qui me déchire la voix et me paralyse. Ce monstre me prend par les épaules et une douleur fulgurante me submerge. Spontanément, je le repousse aussi fort que je le peux. Le type tombe en arrière et se cogne violemment la tête sur un parpaing. Je reste là, à le regarder, ne comprenant pas ce qu'il vient de se passer. M'attendant à ce qu'il se relève, je prends mes jambes à mon cou et continue sur ma lancée. Je me rapproche du CDI. Plus que quinze mètres.

Soudain, je prends conscience que du liquide chaud coule sur ma poitrine. J'y porte une main tremblante, encore bouleversée, et la ressors, couverte de sang. Un vertige soudain et violent me prend et je dois me tenir contre le mur pour ne pas tomber. Ne voulant pas y croire, je continue d'avancer. D'autres zombies peuvent arriver. Enfin, cinq pas plus loin, je vois la porte vitrée du CDI. Mon salut.

Je m'empresse de baisser la poignée. Aucun résultat. C'est fermé à clef. Quelle idiote, je n'ai pas pensé que quelqu'un l'aurait verrouillée vu les circonstances ! Ou alors...

- Ouvrez-moi, je vous en supplie ! crié-je, essoufflée.

Je n'entends rien, pas de bruit. Je regarde en direction de l'entrée de l'abbaye et remarque que l'ouvrier est toujours à terre et ne bouge pas. Je dois l'avoir assommé, si cela est possible. Pressée, je me remets à tambouriner à la porte.

- S'il vous plaît ! Il y a quelqu'un ?

J'essaie de composer le code d'ouverture dont je me souviens sur le panneau digital mais la porte ne s'ouvre pas, alors j'en essaie d'autres. En vain. Au moment où je m'apprêtais à faire demi-tour, des raclements de chaises me font reprendre espoir. À travers la vitre floutée de la porte, je vois des gens sortir de derrière les rangées de livres et d'ordinateurs.

- Ouvrez ! Je vous en supplie !

Ayant pris conscience du sang qui coule sur moi, je décide de le cacher avec mes cheveux pour éviter que quelqu'un ne le voit et prenne peur. On s'approche et on me hèle :

- Allez vous-en, vous allez les attirer ! Partez !

- Non, s'il-vous-plaît ! Je dois entrer !

Le silence me répond. Une voix s'élève alors à l'intérieur :

- Lara, c'est toi ?

Après un moment d'hésitation, la voix à l'intérieur m'est familière :

- Julien ? Oui, c'est moi ! Ouvre !

Une silhouette déverrouille la porte et m'ouvre. Jamais je n'ai été aussi heureuse de voir ce visage.

- Entre, vite !

Sans discuter, j'obéis. Il referme derrière moi et me dévisage.

- Tu m'as l'air fatiguée ma vieille, s'exclame-t-il.

- J'ai couru et puis avec ce qu'il se passe dehors, c'est un peu normal.

Tout en lui racontant ce qui m'est arrivé depuis le début, en omettant l'ouvrier et ce qu'il vient de m'arriver, je me dirige vers ma valise que je repère à côté du bureau de la bibliothécaire. Je l'ouvre à la hâte et cherche mon chargeur à l'intérieur, sans me préoccuper des personnes autour de moi. Julien est l'un de mes amis, en dehors d'Audrey et Gabriel. Les rares moments où je n'étais pas avec les jumeaux, je passais mon temps avec lui et sa bande de potes. Nous nous étions rencontrés lors d'une compétition de volley organisée par le lycée. Il était venu accompagné de sa petite sœur et de son père. Étant l'une des meilleures de mon équipe, j'avais joué la plupart des matchs contre lui. Et j'avais finalement gagné, mais pas de beaucoup. Depuis, nous avons passé du temps ensemble et l'on s'est perdu de vue à la fin du lycée.

- Lara, qu'as-tu à la main ?

Sans comprendre, je baisse les yeux sur celle-ci. Ma main est tachée de sang.

- Ce n'est rien, juste un petit accident.

Il recule, effrayé.

- Tu t'es fait mordre ! m'accuse-t-il.

- Quoi ? fait une voix que je reconnais.

La femme s'avance vers moi est sans doute celle qui m'a dit de partir. Elle dégage les cheveux qui cachent ma morsure sans aucune gêne.

- Ça vient juste de m'arriver. Un ouvrier. Il m'a sauté dessus.

Je les regarde tour à tour. Une expression de frayeur se fige sur leur visage. Julien recule légèrement, tandis que les autres se réfugient contre le mur du fond.

- Montre !

Mon ami s'approche à pas mesurés. La même terreur se dessine sur son propre visage, ce qui ne l'empêche pas de déboutonner sa chemise, d'en déchirer un morceau et de m'entourer le cou avec.

Le laissant faire, je l'observe. Il est habillé d'un tee-shirt blanc avec un jean noir taille basse et des converses noires. Ses beaux cheveux noirs sont hérissés par du gel et ses yeux noirs me fixent gravement.

Je ne peux pas soutenir ce regard.

- Je suis juste venue chercher mon chargeur de portable, je me justifie.

Entendant des râles derrière Julien, je décide de repartir sur le champ.

- On ne veut pas d'elle ici ! Elle va devenir l'une des leurs ! s'écrie un homme que je ne vois pas.

- Je pars de toute façon. Ça va aller pour toi Julien ?

- Oui, ne t'inquiète pas pour moi, je vais bien. J'aurais souhaité venir mais j'ai promis à ma sœur que je l'attendrais ici. Et, sans te vexer, tu as été mordue. Je dois veiller sur ma famille avant tout. Je suis désolé, Lara.

- Je comprends, Julien. Je suis contente de savoir que tu vas bien. J'y vais alors.

Ne m'attardant pas plus que nécessaire, je me dirige vers la porte, mon chargeur à la main. Je la déverrouille, l'ouvre et sors.

- Je crois que c'est un adieu, Julien. Puisses-tu retrouver ta famille saine et sauve.

CHAPITRE 5

Sur ces dernières paroles, je reprends mon chemin en sens inverse, tenant d'une main le morceau de chemise sur mon cou et de l'autre mon chargeur de téléphone. Il ne me reste plus qu'à rejoindre mes amis, en espérant qu'ils ne me rejettent pas comme ces idiots sous prétexte que je me suis fait mordre. OK, c'est vrai ça peut avoir des conséquences. Il n'empêche que c'est quand même horrible ! Je me demande ce qu'il va advenir de moi. Je me suis fait mordre mais je me sens moi-même, un peu fatiguée mais normale. Ce n'est pas comme Erwan, et puis mes yeux sont normaux. Enfin je crois. J'espère.

J'approche de la voûte et du corps qui, curieusement, n'a pas bougé d'un pouce. Étrange... Soudain, les mêmes poursuivants que j'ai évités il y a un peu moins d'un quart d'heure arrivent. Je réalise soudain que mon sang, à côté du corps sans vie, les a attirés. Demi-tour ! Je me dirige vers la deuxième sortie sur ma gauche au bout de l'aile droite. J'avance en longeant les bureaux administratifs, entièrement vitrés et je remarque, écoeurée, que des cadavres déchiquetés gisent un peu partout. Les bureaux, les chaises, les feuilles, les classeurs, les vitres, tout est aspergé de sang. L'enfer. Pourquoi faut-il que cette partie de l'abbaye soit vitrée ? Si les bureaux avaient été placés dans les parties sans vitres, le personnel aurait pu s'enfuir en sautant par-dessus les petits murets qui bordent les couloirs voûtés.

Je passe devant un petit chantier en construction, sécurisé par des grillages. C'est sans doute là que l'ouvrier devait travailler avant de devenir comme eux. J'arrive enfin sur l'aile droite en espérant que cette voie soit libre. Hélas ! D'autres approchent déjà. Impossible de sortir de l'abbaye par ici non plus. Où aller ? Je rebrousse chemin sans tarder. La douleur est intense et me fait souffrir. Ma vision se brouille. Je trébuche. Je commence à être trop fatiguée pour courir plus longtemps. Il me faut un abri. Une idée me vient en tête : l'internat ! Des lits, des murs et une porte que l'on peut verrouiller. L'entrée n'est pas loin. Je me précipite vers cette dernière mais dans mon élan je la loupe. Je fais demi-tour et m'empresse de l'ouvrir. C'est une de ces portes en verre qui s'ouvrent en poussant une sorte de longue poignée. Elle s'ouvre du premier coup, pour une fois, et je me faufile rapidement dans la pièce. Je referme derrière moi et verrouille à clef, contente qu'elle n'ait pas de panneau digital. Me disant que ce n'est pas assez, je regarde autour de moi.

L'internat est un foyer, au rez-de-chaussée du moins, où les lycéens viennent chaque fois qu'ils le peuvent. Ici, ils s'amusent. Vidéo projecteur 3D, billard et jeux interactifs sont à leur disposition. Les murs sont couverts de graffiti, le Directeur ayant autorisé l'usage de bombes de peinture uniquement pour décorer cette salle, mais des armoires les cachent en partie. C'est le lieu idéal pour des adolescents de tout âge. Je cherche quelque chose de lourd, de très lourd. Le billard ! Je m'empresse de le pousser malgré le peu de force qui me reste. La morsure me fait de plus en plus mal et le sang coule de plus belle. Mes vêtements commencent à être tout imbibés et me collent à la peau. C'est vraiment désagréable. Et puis l'odeur... Beurk ! J'ai presque la même que ces monstres qui essaient d'ouvrir la porte en se jetant dessus. Elle tient le coup mais elle ne va pas tarder à lâcher s'ils continuent comme ça. Avec un énorme effort, je pousse le billard contre la porte. Auparavant, le pousser ne m'aurait posé aucun problème.

- Dégagez, bande de cannibales ! m'écrié-je, terrifiée. Vous ne m'aurez pas comme ça, pas aussi facilement !

Je me détourne de leurs visages déformés par la faim, me semble-t-il. De grands escaliers me font face à présent. Rien que d'y penser, je suis déjà épuisée. Cinq étages à monter. Je veux m'éloigner le plus possible d'eux. Avant, j'aurais eu moins de difficulté à les monter, malgré mon surpoids. Les zombies, derrière moi, deviennent vraiment hystériques à force de sentir mon sang alors sans perdre plus de temps, je commence à monter les marches difficilement. Je croise les doigts pour qu'il n'y ait pas de zombies à l'intérieur.

Au fur et à mesure que je monte, les cris et grognements disparaissent, le silence apparaît et cela me fait

du bien. J'entends le battement de mon cœur dans mes oreilles. Je le sens s'échapper par ma morsure. Je continue à monter, monter, autant que je le peux. Au moment où mes forces m'abandonnent, je vois le palier du dernier étage au-dessus de moi. Je sais trouver, au plus profond de moi, une énergie qui me permet de continuer. Je pousse les portes coupe-feu qui me séparent du couloir où se situent les chambres à coucher. Toutes les pièces sont sur la gauche et en face d'elle, il n'y a qu'un mur blanc. Je prends garde à ne pas mettre de sang sur les portes pour éviter que l'on me suive à la trace. Je baisse l'une après l'autre les poignets des portes des chambres mais elles sont toutes fermées. J'aperçois, au loin, que la dernière porte est grande ouverte. Qu'y a-t-il à l'intérieur ? Que peut-il y avoir ? Est-ce juste une porte ouverte ? Je me dirige doucement vers la chambre en longeant le mur opposé, pour bien avoir la pièce en vue. À l'intérieur, aucun bruit, pas de mouvement, rien. J'avance à tâtons, les bras en avant, prête à me défendre même si je sais que je ne peux rien repousser...

CHAPITRE 6

Une fois à l'intérieur, je referme la porte à double tour et je bloque la poignée avec une chaise, comme dans les films, en passant le dossier de la chaise sous la poignée. Je sais que s'ils veulent entrer, ils y parviendront. J'espère juste les retenir assez longtemps avant que les renforts n'arrivent. En parlant de renforts, je m'empresse de trouver une prise électrique afin de recharger mon téléphone portable. Il y en a une, juste en dessous du bureau à côté de la fenêtre qui donne sur la petite cour où je me trouvais juste avant. Des zombies titubent sur la pelouse boueuse et tombent. Ils se mouvent avec difficulté. Ils ne se déplacent pas vite et tournent en rond, comme paumés dans un lieu qu'ils ne connaissent pas. Je suis bien contente d'être à l'abri et au chaud.

La chambre est simple, les murs un peu décrépits par endroits et le plafond semble vouloir se décrocher. Deux lits superposés sont contre les murs et un lit simple au milieu d'eux. Rien de plus.

Je reste debout, les bras ballants, ne sachant plus quoi faire. Je suis fatiguée, mes jambes me font terriblement souffrir. L'adrénaline s'est évaporée, me laissant complètement vidée. Je m'écroule contre le mur. Je pense un instant à ceux que j'ai quitté pour arriver jusqu'ici. Mais ça en valait la peine, non ? J'ai chaud, je transpire beaucoup. Je retire péniblement ma veste et la laisse à côté de moi, tachée de rouge. Une migraine pointe le bout de son nez. La perte de sang sans doute... Je regarde mon chargeur et mon téléphone. Ah, la technologie ! Adieu les câbles qui les rattachent ensemble et souvent trop courts. C'est maintenant un simple boîtier qui est relié par Wi-Fi pour le recharger. Je tends le bras pour récupérer mon portable dans ma veste afin de passer cet appel, notre dernier espoir... mais mes dernières forces m'abandonnent et je plonge dans l'obscurité.

Quand je me réveille, j'ignore totalement où je suis. Mon souffle et mon cœur s'accélèrent. Un signal sonore me fait tourner la tête. Mon portable. Ce pourquoi je me trouve ici. Mais bien sûr ! Je prends mon Sony X6 et une douleur lancinante me fait grimacer. Je tends une main sur le morceau de chemise autour de mon cou, la retire et touche la plaie encore ouverte mais qui ne saigne plus. Il y a beaucoup de sang séché. Je jette le tissu, allume mon portable et y découvre un message vocal.

"Lara, c'est moi. Écoute ma chérie, je dois être brève. Nous avons dû évacuer. Les morts sont partout. Mon travail m'interdit de venir te chercher alors il va falloir que tu te débrouilles seule. Nous ne sommes pas à la maison mais j'y ai laissé des armes et des provisions. Si tu le peux, vas-y. Mon régiment est placé dans le sud. La base navale de Brest est perdue. Il faut que tu m'écoutes attentivement. Tu dois impérativement aller chez ta grand-mère au plus vite, à Castres. L'armée a sécurisé les environs, le quartier est sûr et le bâtiment solide. Lara, la route est longue et dangereuse. Mais tu es ma fille, tu es capable de le faire. Nous passerons dans les villes pour aider les rescapés. Jade et Joyce sont saines et sauves. Fais vite, ma fille."

Je soupire de soulagement. Elles vont bien, c'est ce que je voulais savoir. Mais une chose m'échappe. Pourquoi sécuriser un endroit comme celui-ci ? Castres est une ville sans grande importance comparée à

d'autres. Cela est intrigant. Mais je l'oublie bien vite.

Je décide de me lever. Trop vite sans doute car ma tête tambourine et mon estomac se retourne. Je me retiens au bureau pour ne pas tomber mais une autre migraine s'y ajoute, plus forte que la précédente. Je regarde l'heure sur mon téléphone, rechargé maintenant, et je m'aperçois que plus de quatre heures sont passées. Ma mère doit s'inquiéter. Je lui laisse un message rassurant en omettant ma blessure. Soudain, un bruit à l'extérieur de la chambre, dans le couloir, me fait sursauter. J'ai l'impression que quelqu'un se traîne sur le sol, qu'on piétine. Je comprends immédiatement et un frisson glacial me parcourt de la tête au pied. Le téléphone toujours à la main, je me dirige vers la porte tout doucement pour ne pas faire de bruit. Je colle mon oreille sur la porte et attends de voir ce qui se passe dehors. Un coup sec me fait sauter en arrière, une main plaquée sur ma bouche pour ne pas crier. Ils sont arrivés jusqu'à moi. C'est fini. Je suis coincée. Ils ont finalement réussi à pousser le billard et à venir finir ce qu'ils ont commencé...

Je me rassois sur le lit en attendant qu'ils entrent. Au final, je n'aurais pas ce pourquoi je suis venue ici risquer ma vie. Ma mère ne pourra pas venir nous sortir de là, maintenant que j'en ai vraiment besoin. Mon regard balaie la chambre et se pose sur la fenêtre. Les coups sont de plus en plus forts contre la porte. Ils doivent être quatre ou cinq. Dans un dernier espoir, je me dirige avec prudence vers la fenêtre pour ne pas perdre connaissance à cause de ma morsure encore douloureuse. Etant au cinquième et dernier étage, j'ai accès directement au toit alors j'ouvre la fenêtre et enjambe le rebord.

Dans le couloir, il y a de plus en plus de bruits, de plaintes, de cris. Cela me fait froid dans le dos. En bas, il n'y a rien. Ils sont tous dans l'internat, à ma poursuite. Ceux qui ne se trouvent pas encore devant ma porte doivent monter les marches. Je dois faire vite, avant qu'ils ne soient trop nombreux. Je rentre mon portable et son chargeur dans la poche arrière de mon short et je prends une chaise qui se trouve devant le bureau pour me hisser jusqu'au rebord. Une fois dessus, je commence à avoir le vertige pour la première fois de ma vie. Ça doit être à cause de ma blessure. Je longe le rebord à l'extérieur de la fenêtre pour rejoindre le toit. Au moment où je l'atteins, j'entends un énorme fracas dans la chambre. Ils sont parvenus à entrer. Avec une prudence que j'ai acquise lors de ma formation militaire, je m'avance vers l'échelle se trouvant au niveau du CDI. Je m'arrête juste le temps de regarder en direction de ce dernier, et j'ai un choc en constatant que la porte est grande ouverte. J'espère que Julien s'en est sorti. Je ne tarde pas plus longtemps et continue mon chemin. À plusieurs reprises, je manque de tomber car les ardoises sur le toit sont humides malgré le soleil. Fichue Bretagne.

Je me trouve maintenant à mi-chemin de l'échelle, au niveau du bureau du Directeur. Le soleil commence sa descente vers les toits de la ville de Landerneau. À force de regarder en direction du soleil, je vois des taches de lumière devant moi. Quelle idiote je suis... Je continue à avancer quand deux choses se produisent en même temps. Je sens mes pieds glisser sur les ardoises du toit et je perds l'équilibre. Dans ma chute, je cherche n'importe quoi qui puisse me permettre de me retenir, mais rien. Le toit est trop lisse et à chaque fois que je pense avoir trouvé une prise, je m'entaille les mains. Je tombe dans le vide.

Dans le désespoir le plus total, j'attends de toucher le sol en repensant à toutes les personnes que je laisse derrière moi, à ma promesse de revenir le plus tôt possible faite à ma meilleure amie, à ma mère et ma sœur qui m'attendent chez ma grand-mère, à Castres, et à toutes les choses les plus infimes. J'ai l'impression que ma chute dure une éternité. Je la vis comme si elle était au ralenti et pourtant, il n'y a que cinq étages, six avec le toit. La dernière chose que je vois avant de toucher le sol et de m'écraser est qu'il n'y a plus de monstre dehors. Le calme est revenu. Une fois de plus, je plonge dans les ténèbres. Je ne sens même pas mon corps toucher terre.

CHAPITRE 7

Alors que je croyais que c'en était fini de mon existence, une douleur fulgurante me submerge. Insupportable. Je ne comprends pas. Je suis incapable de saisir ce qui se passe. Mon corps se tord dans tous les sens, essayant de rejeter la souffrance. Je suis aspirée, encore et encore, par une obscurité qui efface les secondes, les minutes peut-être de torture, rendant encore plus difficile la perception de la réalité. J'entends des râles pas loin de moi, des grognements. Mais si je suis bien tombée du toit, pourquoi ne suis-je pas morte ? C'est impensable d'être encore vivante, à moins que... Non, ce n'est pas possible ! Je ne peux pas devenir comme eux ! Des monstres sanguinaires ! Non, je ne peux pas le croire, je ne veux pas le croire. Et pourtant... Ma morsure est bien là... Je sais que je vais me transformer, même si l'admettre m'est difficile et pénible. Horrificant. Mais pourquoi alors, en cet instant, je ressens autant de peine, de remords et de douleur ? J'ai si mal ! C'est insupportable. J'ai l'impression qu'on me casse tous les os un à un pour me les remettre en place. Et puis, pourquoi je ne peux pas bouger, ou même ouvrir les yeux ? Ces monstres sont juste à côté de moi, à vouloir me dévorer et je ne bouge pas d'un millimètre. Je n'y arrive pas !

Au bout de je-ne-sais-combien-de-temps, le silence est de retour. Plus un seul bruit, plus de râle, plus de cris, le néant. Je me suis tellement concentrée pour ne plus penser à ma douleur que je ne me suis pas rendu compte qu'ils sont partis. Pourquoi ils ne m'ont pas mangé ? Peut-être l'ont-ils fait et c'est la raison pour laquelle j'ai aussi mal. Je ne comprends pas, je suis pourtant tombée du toit et... Mais oui, bien sûr ! Quand j'ai glissé, je me trouvais au niveau du bureau du Directeur et à cet endroit-là, il y a les travaux de rénovation de la bâtisse. Ce chantier est entouré par du grillage de protection. Un faible soulagement m'envahit. J'ai bien choisi l'endroit où tomber... Mais tout ça ne m'explique pas pourquoi je ne suis pas morte, non pas que je veuille mourir, même si je souffre le martyre en ce moment même. J'ai l'impression que des milliers de fourmis rongent la moindre parcelle de mon corps, en partant de la racine de mes cheveux jusqu'à mes ongles de pieds. Et puis, il me semble qu'il me manque quelque chose, quelque chose de très important, de vital même, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. En dehors de la douleur qui me scie sur place, je sens bien qu'il y a quelque chose de différent, mais quoi ? Qu'est-ce qui a pu changer après ma chute de six étages et maintenant ? Je n'arrive pas à me situer dans le temps. J'ai l'impression que ça fait des semaines que je suis par terre à me tordre de douleur, et je suis bien consciente d'être par terre, sur le sol. Je sens bien le gravier me mordre le dos, les jambes, les bras, la tête et tout le reste de mon corps. Et puis, je sens aussi le vent sur moi, la rosée ainsi que le soleil. Le soleil ? Je sens sa chaleur recouvrir mon corps. Il doit être déjà haut dans le ciel. Cela veut dire que je suis restée inconsciente pendant plusieurs heures et qu'on est le lendemain. Je suis toujours incapable d'ouvrir les yeux et de remuer les lèvres pour appeler à l'aide. Qui viendrait me secourir de toute façon, je pense amèrement. Je n'en peux plus, que quelqu'un m'achève ! Intérieurement, je pleure, je prie pour que ça s'arrête. J'ai si mal...

C'est à ce moment-là que j'entends des sons, des voix. Quelqu'un m'appelle au loin. Je ne parviens pas à saisir le sens des paroles. Il me semble que je connais au moins une voix. À qui peut-elle bien appartenir ? Et puis, le silence. C'est comme si ces voix n'avaient jamais été là. Parfois, j'ai l'impression d'avoir des trous noirs. J'entends un chien aboyer ou bien des hurlements ? C'est comme si je perdais connaissance. Pourtant, je me sens consciente, avec ces fichus pics qui me transpercent de toutes parts. Je n'en peux plus. Quelque chose en moi change. La douleur commence à s'atténuer, à se retirer. Petit à petit, je commence à pouvoir bouger mes doigts, mes pieds, mes jambes, mon torse, ma tête et enfin... Mes yeux.

Quand enfin je les ouvre, la première chose que je vois est le ciel, si bleu et sans nuage. Pour une fois ! Ça change du ciel gris avec cette petite pluie qui rentre partout. Le soleil n'est pas visible de là où je me trouve, mais il fait chaud. J'entreprends de me dénouer muscle par muscle pour pouvoir me relever sans me faire mal même si je ne ressens pas de mal-être. J'aperçois sur ma droite un homme à l'allure d'avocat marcher vers moi en me fixant de ses grands yeux bleus perçants. J'avais oublié leur regard de chiens enragés. Ce monstre ne cesse de me suivre des yeux, la démarche tranquille. Rien n'indique ce qu'il a subi sinon sa main droite en sang et la morsure apparente. Avec une lenteur démesurée, je me relève en espérant ne pas ressentir la douleur horrible d'il y a quelques heures. Rien, pas un vertige. C'est déjà ça.

Le monstre est à moins d'un mètre du grillage qui me sépare de lui. Cherchant un endroit où je peux sortir de là, je m'écarte le plus possible de l'avocat. Quand il arrive au niveau du grillage, il le secoue dans tous les sens afin de parvenir à moi, mais il tient bon. Derrière moi, il y a des briques étalées par terre à côté d'une bétonnière. Mettant celles-ci les unes sur les autres pour me permettre de passer par-dessus le grillage, qui fait bien deux mètres de hauteur, je garde toujours un œil sur le monstre qui cherche encore à le faire tomber. Il grogne de plus en plus. Il fait vraiment peur à voir. Une fois les briques installées, je grimpe dessus en me soutenant à une pioche posée sur le mur. Ça fait quand même haut de là, même très haut, mais il faut absolument que je sorte d'ici avant qu'il n'arrive à m'atteindre. Mes muscles sont tendus, à l'attente de mon saut, ce qui est étrange après la souffrance que j'ai endurée juste avant et surtout la chute que je viens de faire. Je n'arrive toujours pas à expliquer pourquoi je ne suis pas morte, mais bon, j'y réfléchirai plus tard. Pour l'instant, je suis vivante et je compte bien le rester. Je compte jusqu'à trois et avec une facilité hors du commun, je saute par-dessus le grillage et atterris avec souplesse de l'autre côté. Surprise par mon saut, je ne me suis pas aperçue que le monstre a fait le tour et s'est rapproché de moi. Je fais volte-face, prends une autre pelle laissée contre la façade, et tout en me retournant, je l'abats sur la tête du zombie de toutes mes forces. L'homme infecté tombe à terre, la tête à moitié explosée. De la cervelle s'échappe de son crâne avec un bruit de suçon. Choquée et horrifiée par les dégâts que je lui ai causés, je me détourne de cette vue pour me diriger vers la salle des professeurs. Je cours vers l'arche par laquelle je suis passée quelques heures auparavant, et qui se trouve juste sur ma gauche, à quelques mètres devant moi. Encore une fois, arrivée devant l'arche, une femme à moitié dévêtue, tout en sang, se trouve sur mon passage. Les toilettes, après la porte sur ma droite, sont le dernier endroit où je peux m'enfuir sans rebrousser chemin. Je pousse donc la porte et m'y enferme. Comme toutes les autres portes de ce lycée, elle est vitrée et je peux voir l'horrible femme essayer de l'ouvrir à grands coups de pied, à coups de poing et même à coup de tête. Je vérifie si les cabinets sont vides avant de me diriger vers la fenêtre du fond. Il y en a trois, tous vides. Tout en me dirigeant vers la fenêtre, je passe devant un miroir que les filles utilisent en général pour se remaquiller. Je m'y arrête afin de contempler les dégâts. Je reste estomaquée devant la glace. Mes vêtements sales collent à mon corps rondouillard. Mes cheveux, d'ordinaire lisses et soyeux, sont maintenant noirs et tout en bazar. Mon visage est en sueur avec un mélange de terre, et de je-ne-sais-quoi. Mais ce n'est pas ça qui m'effraie le plus. Ce sont mes yeux. Où est passé ce marron si clair qui rappelle le chocolat à Audrey ? Mes beaux yeux. La seule chose que je trouvais bien chez moi. Disparus ! Remplacés par ce bleu clair si familier à présent, celui qui hantera mes rêves à tout jamais : celui des zombies. Mais comment est-ce possible ? Je ne suis pas comme eux : je parle, j'ai peur et ils veulent toujours me manger. Ils ne s'attaquent pas entre eux. Alors pourquoi ai-je les mêmes yeux qu'eux puisque je ne suis pas pareil ? Je suis vivante, mon cœur bat dans ma poitrine. Je porte une main à ma gorge, pour prendre mon pouls, quand une autre chose me surprend. La morsure que m'a infligé le monstre a presque totalement disparu. Elle est déjà cicatrisée malgré le sang séché. Pareil pour ma main. Les coupures que je me suis fait en tombant du toit ne sont plus là. Je me suis fait mordre depuis si peu de temps, pas assez cependant pour que la blessure ne cicatrise. Elle est encore un peu rouge mais ne me fait pas mal. Par contre, depuis que j'ai repris connaissance, je me sens super bien. Les vertiges, la fatigue, tout a disparu pour faire place à ce mal de crâne insupportable et continu, encore plus douloureux qu'une migraine, comme une sorte de bourdonnement dans mon crâne. Mais ça encore je peux m'y faire. Cependant, je n'arrive toujours pas à croire que ces yeux sont les miens. Je ne comprends pas. Peut-être que je suis vraiment devenue comme eux, un monstre, mangeur de chair fraîche.

- Nonnnnnn ! crié-je de toutes mes forces, au bord du désespoir le plus total.

Incapable de me regarder en face, je donne un coup de poing à la vitre, tant mon reflet m'est insupportable. Ma main droite est en sang et des morceaux de vitres se sont logés dans les entailles. Je les retire les uns après les autres pour ne pas me faire encore plus mal. Malgré le coup que je viens de donner, je ne ressens pas tant de douleur que ça. Tout mon corps est engourdi, comme si je n'avais plus de sentiment, plus d'émotion. Le cri que je viens de pousser a fait venir plus de zombies qu'au départ. Il y en a quatre à présent. Quatre de trop. Sans même panser ma main, j'ouvre la fenêtre, enjambe le rebord et retombe de l'autre côté.

J'atterris au niveau du gymnase, à l'entrée du lycée. Il n'y a personne dans mon champ de vision. Tant mieux. Je me dirige vers la salle des profs en espérant qu'il ne soit rien arrivé à mes amis. Je fais à peine dix mètres en direction du bâtiment quand je les vois. Audrey et Gabriel, avec, derrière eux, les deux lycéens, Calvin et Joëlle. Ils se sont arrêtés net en me voyant, la bouche grande ouverte et les yeux ronds comme des billes. Ils sont vivants !

CHAPITRE 8

- Lara ? C'est bien toi ? s'écrie Audrey, les larmes aux yeux.

Elle a l'air tellement horrifiée. J'ai l'impression qu'ils voient un fantôme. Ou un monstre.

- Non, ne t'approche pas d'elle, c'est l'une des leurs maintenant. Regarde ses yeux et sa main, s'horrifie Gabriel.

- Non, pas toi Lara, ce n'est pas possible. Elle était morte, on l'a bien vue !

Quoi ? Morte ? Elle se met à pleurer. Choquée par leurs propos, j'ai du mal à parler :

- Mais non, je ne suis pas morte. Je suis là, devant toi !

L'expression de leur visage est encore plus horrible que tout le reste. J'y lis de la peur, de l'étonnement, de l'horreur et un peu de joie dans le visage de mon amie.

- Mais comment ça se fait tu ne sois pas morte ? Et tes yeux ! Tu as les mêmes yeux qu'eux. On t'a vue il y a six jours. Tu étais par terre, derrière ce grillage et ...

- Quoi ? la coupé-je. Six jours ? Je ne comprends pas ! Pourquoi vous avez peur de moi ? Je suis là, je ne suis pas morte, c'est moi ! Audrey...

Je m'approche d'elle et Gabriel lui prend le bras pour la faire reculer.

- Ne t'approche pas, Lara, me dit Gabriel. Je suis désolé mais moi non plus je ne comprends pas.

- On en parlera une fois à l'intérieur. S'ils arrivent, nous sommes fichus ! dis-je.

- On ne peut pas, ils sont entrés. On a dû fuir.

Je m'approche d'eux. Ils reculent d'un pas.

- Va-t'en, monstre de Satan ! me fait Calvin.

- Mais je...

- Qu'est-ce qu'il t'est arrivé Lara ? me demande Gabriel. Il y a six jours, nous avons entendu des cris et nous t'avons reconnue alors nous sommes partis voir pour t'aider et tu étais là, allongée par terre. Il y avait du sang et nous avons vu que tu avais été mordue à la gorge. J'ai réussi à prendre ton pouls à travers le grillage et il n'y en avait pas. Pourtant, on t'a bien entendu pendant ces six derniers jours, j'en suis sûr. On en est sûr. Tu hurlais. Comment tu expliques ça, Lara ? Est-ce que tu t'es vue ? Tu as vu tes yeux ?

- Gabriel, Audrey, je ne suis pas morte, vous le voyez bien merde ! Je me suis aussi posée des questions comme vous. Moi non plus je ne sais pas pourquoi j'ai les yeux comme ça. Je me suis vue dans la glace des toilettes, et j'ai eu une peur bleue en me voyant. Et puis, oui, c'est vrai je me suis fait mordre au cou, mais c'est cicatrisé maintenant ! Arrêtez de me regarder comme ça bordel ! Audrey, c'est moi !

Je fonds en larmes. Je ne peux pas supporter la manière dont ils me fixent. Même ma meilleure amie a peur de moi, alors qu'est-ce que ça allait être avec des inconnus ?

- Oh Lara ! Je suis désolée, tellement désolée de réagir comme ça, mais je n'arrive pas à y croire. Pendant une semaine j'ai pleuré ta mort, j'ai été horrifiée quand je t'ai vue là-bas et là, je te vois, en face de moi, qui me parles et je reconnais bien que c'est toi. Tu es ma meilleure amie et tu le resteras pour toujours, quoi que tu sois devenue. Je ne peux pas expliquer, comme nous tous ici, pourquoi tu as les mêmes yeux que ces monstres mais... Non Gabriel, tu vois bien que c'est elle. Alors arrête toi aussi.

Audrey termine sa phrase en hoquetant. Contre l'avis de son frère, elle se dirige vers moi à grande

foulée et je la prends dans mes bras et ne la lâche plus.

La peur de perdre une personne qui nous est chère est une chose atroce. Je sais que notre amitié est éternelle. Nous nous sommes tellement enlacées que cela me rappelle les moments que nous avons passés ensemble à se réconforter. Mais là, il y a quelque chose de changé. Une sensation, non, une odeur. Je connais son parfum par cœur, « Croissant de lune », mais ce n'est pas ça, c'est quelque chose de plus enivrant mais je n'arrive pas à savoir.

Nous restons comme ça pendant un petit moment, avant d'être interrompues par un cri strident :

- Ils arrivent ! s'écrie Joëlle.

Elle ne m'avait pas manqué celle-là. Tout en me détachant de Audrey, je regarde dans la direction qu'elle montre. Des zombies se dirigent lentement vers notre petit groupe. Fixant Gabriel des yeux, je le supplie de me faire confiance. Au bout d'un moment, il acquiesce et s'avance. Sans un mot, Audrey, Gabriel et Joëlle me suivent. Calvin reste figé sur place, ne sachant comment réagir.

- Calvin, ramène-toi !

Aux paroles de Joëlle, Calvin se décide, non sans méfiance. Nous nous dirigeons vers la sortie du lycée. Gabriel s'arrête à ma hauteur :

- Tiens, mets ça, comme ça personne ne partira en courant en te voyant. Et qu'est-ce que tu t'es fait à la main ?

Il me tend une paire de lunettes noires et un mouchoir en tissu afin de me faire un bandage à la main, tout en me fixant des yeux.

- Euh, rien de grave, j'ai donné un coup de poing dans le miroir en me voyant tout à l'heure. Merci Gabriel. Tu sais que tu peux me faire confiance, je suis toujours la même. Je te le jure. Arrête de me regarder comme si j'étais une extraterrestre ! m'énervé-je, en le bousculant des hanches.

- Ah, là, je te reconnais bien, se réjouit Gabriel en me prenant ma main valide avec amitié.

Sans perdre plus de temps, nous reprenons notre chemin, toujours suivis par ces monstres. À l'extérieur de l'établissement, il y en a un peu partout. A droite et à gauche, ils errent sans but, le regard dans le vide. Une chance pour nous qu'ils ne courent pas, ça nous laisse le temps de passer entre eux sans trop s'approcher.

- Mais où va-t-on comme ça ? se plaint Calvin. On court entre ces monstres sans savoir où aller. Nous allons finir par nous faire tuer si ça continue !

- Oh, la ferme ! lui dit Audrey.

- À ce que je vois, ça ne s'est pas arrangé entre vous, fais-je avec ironie.

- Moi, je ne veux pas rester avec elle, continue-t-il tout en me montrant du doigt. Pas question que je reste avec ce monstre, je n'ai pas envie de mourir !

- Ta gueule ! s'écrie Gabriel. Tu nous casses les pieds avec tes réflexions. Depuis une semaine tu n'arrêtes pas ! J'ai peur, il faut partir d'ici, j'en ai marre, j'ai faim... Tu vois bien qu'elle n'est pas comme eux, alors ne fais pas chier ! Et puis, si Lara était un monstre elle nous aurait attaqués et elle ne l'a pas fait. Donc, tu arrêtes ton char, OK ? Je suis sûr d'une chose : je pars avec ma sœur et Lara. Si vous voulez venir, il n'y a pas de problème. Sinon, dégagez, d'acc' ?

Le petit discours de Gabriel nous a arrêté dans notre progression. Je suis émue qu'il me défende, alors qu'il y a moins de cinq minutes il me craignait. Je ne peux évidemment pas le lui reprocher, car moi aussi j'aurai été méfiante, mais ça me fait chaud au cœur. Joëlle se met à nos côtés sur le champ. Calvin, ne désirant pas se trouver seul, se dirige une nouvelle fois vers nous à contrecœur. Nous ne pouvons ajouter quoi que ce soit car les zombies qui se trouvaient sur le parking commun du lycée et de l'église se dirigent maintenant vers nous avec des grognements à nous glacer sur place.

Il faut rejoindre Castres et ma mère. Mais je ne veux pas que mes amis abandonnent leur famille.

- Les amis...

- Lara ?

- Vous avez de la famille ici ?

- Ils sont tous aux États-Unis pour les vacances. On ne peut pas les rejoindre pour l'instant. Nous te suivons.

- Les miens sont morts depuis longtemps, fait Joëlle.
- Et pour toi Calvin ?
- Je m'en fiche d'eux, ils peuvent crever. Ils s'en foutent de moi.
Je le regarde avec surprise. Il détourne le regard.
- Êtes-vous sûrs de vouloir...
- Ne te défile pas. Nous allons où tu vas, m'interrompt Audrey avec un sourire.
- J'ai une idée ! s'exclame Gabriel. Et si nous prenions un bus ? Nous pourrions prendre au passage toutes les personnes qui ne se sont pas fait mordre !
- D'accord, mais pour aller où ? demande Calvin.
- Lara, ta mère est dans l'armée, non ?
- Oui, mais elle est partie avec ma sœur. J'ai pu recharger mon téléphone quand je me suis réfugiée dans une chambre de l'internat. Ma mère m'avait laissé un message vocal. Allons d'abord chez moi récupérer des provisions et des armes. Ensuite, nous irons à Castres. Ma famille est là-bas avec le régiment de ma mère. C'est compliqué, je vous expliquerai plus tard.
- Direction la gare routière, m'exclamé-je. Quelqu'un sait conduire ?
- Je me débrouille, fait Gabriel.
- Parfait. Et vous, vous venez ou pas ? demandé-je aux deux autres.
- Ce n'est pas comme si nous avions le choix, murmure Calvin.

Sans rien ajouter, je reporte mon attention sur le chemin que je viens de prendre. C'est la petite rue piétonne qui part de l'église jusqu'au quai Léon. Il y fait sombre, le soleil n'est pas assez haut dans le ciel pour permettre à la lumière de pénétrer entre les petits commerces qui entourent la rue piétonne. Tant mieux car la clarté me fait mal aux yeux depuis mon réveil. Je me sens oppressée entre les bâtisses et j'ai l'impression d'être épiée par des yeux dans le noir. En regardant mes amis, je m'aperçois qu'ils doivent ressentir la même chose que moi. Ils regardent en tout sens pour voir s'il n'y a rien de dangereux, rien qui ne puisse les attraper par derrière.

Sur ce chemin, je me souviens qu'il n'y a que deux autres routes qui rejoignent la rue piétonne principale. Le premier chemin est juste sur notre droite, à dix mètres environ. Et le deuxième chemin est une sorte de petite place de marché du village qui a lieu le mercredi et un autre jour, mais je ne me souviens pas lequel. Nous approchons de la première bifurcation quand, tout à coup, un zombie sorti de je-ne-sais-où saute sur Calvin. En un éclair, le monstre le mord au bras avec une rage que l'on ne voit que chez les lions. Joëlle pousse un cri, pour ne pas changer, en se précipitant vers Audrey afin de se cacher. Gabriel se saisit du monstre par le bras et le tire de toutes ses forces en arrière pour délivrer Calvin des mâchoires du zombie. Aucune réaction. La chose tient bon sur sa proie. Alors, je décide de me joindre à lui pour l'aider. À peine me suis-je approchée que le zombie lâche sa prise pour foncer directement sur moi. Avec une agilité qui m'a déjà surprise, j'évite le monstre de justesse en sautant sur le côté. Aussitôt, il fait volte-face pour essayer de m'attraper, mais sans succès. J'ai l'impression de tout voir au ralenti comme pour me permettre d'avoir suffisamment de temps pour réagir. J'ai le total contrôle de mes muscles et même mon entraînement militaire ne m'avait pas donné cet effet-là. Le zombie, énervé de ne pas pouvoir m'attraper, change de victime et se dirige vers ma meilleure amie. Comment faire pour le neutraliser ? Comment le tuer alors qu'il est déjà mort ? Et puis je me souviens de l'ouvrier et de sa chute sur un parpaing. Quand je me suis réveillée dans le chantier, il n'avait toujours pas bougé. Il était bel et bien mort. Et celui que j'ai... tué... en lui assénant un coup de pelle. Je comprends soudain. Le seul moyen d'en finir avec eux, c'est de leur fracasser le crâne, comme dans les films d'horreur que j'affectionne.

Trouver une arme ! Pas facile dans un foutoir pareil. Quelque chose qui me permette de le frapper à la tête... Mais quoi ? Autour de moi, il n'y a que des présentoirs renversés avec des cartes postales numériques étendues partout dans la rue. Rien qui puisse me servir à grand-chose. Sauf peut-être le pied du présentoir.

- Calvin, lance-moi le pied du présentoir derrière toi, vite ! demandé-je.